

Nous avons cru à l'amour qu'Il a pour nous



Ma mère a gagné son peu de liberté marche après marche, sans violence. Un investissement sur le long terme. Petites victoires. Infiniment petites victoires du quotidien. Chaque jour son lot de petites batailles, insignifiantes pour accéder à un peu d'air.

Savoir se taire, étouffer, réprimer, agir dans l'ombre, toujours. Creuser ce tunnel à la petite cuillère, gramme après gramme de terre. M'ouvrir la voie.

Ce tunnel elle l'a creusé pour moi. Pour que je n'aie pas à le faire. Ses ongles ont gratté, ont saigné, pour que les miens gardent leur vernis intact.

Jamais de grand combat, d'engagement sirènes hurlantes. Pas de coup d'éclat. Pas de tribune à l'assemblée, d'article tapageur, de manif cheveux au vent.

Mais une conscience accrue de chaque geste de soumission, de chaque silence.

Texte & jeu – Meissoune Majri

Féminité ?

Être une femme, une sentence pas si absolue. Oui la construction de l'identité, sans aucun doute, se joue dans la condition même de femme. Mais de quelle condition parle-t-on ? La réponse est ardue, multiforme et complexe, et implique une introspection réelle, sans Moi fantasmé, et n'affleurera qu'au prix d'un pacte implicite d'authenticité.

Être une femme, oui, mais pas dans n'importe quel monde, pas sans passé, ou ancrage dans une société dite moderne.

Ce texte est pour moi une tentative de déconstruction des mythes liés à cette féminité, d'en dérouler les chaînes, imposées, intégrées, mais également les chaînes chéries et cultivées.

Le patriarcat évidemment, avec la résurgence de souvenirs fondateurs, d'événements anodins, qui ancrent pourtant dans un rapport au corps et aux hommes, extrêmement balisé dès le plus jeune âge, mais également un patriarcat moderne, plus subtil, répondant à d'autres invectives, en phase totale avec la société néolibérale et son cortège de paradoxes.

Les paradoxes et contradictions sont nombreux en effet dans la construction de cette identité féminine, le rapport au corps, aux hommes, à la séduction, dans une volonté de s'affranchir des clichés, tout en en perpétuant certains. J'ai souhaité révéler certains de ces paradoxes, à partir des déterminismes qui se sont imposés à moi.

À l'évocation des souvenirs fondateurs, des événements constructeurs d'un être, devaient donc se mêler sans transition et sans ménagement les questionnements sur nos propres responsabilités. Le regard que je porte se veut aigu et sans naïveté. Il s'agit d'une réflexion qui s'ouvre dans une mise à nu au sens quasi auto-analytique.

C'est par une libération de la parole que l'émancipation peut être approchée, mais une libération sans concession, extrêmement consciente des effets de domination, mais également, et c'est en cela que le salut peut se produire, des effets de soumission volontaire à des dogmes, des postures, ou des schémas de répétition.

Double culture ?

L'évocation de mon propre rapport à la féminité m'a permis de soulever une seconde problématique, celle de mon appartenance à une double culture franco-tunisienne. Mes origines maghrébines étant elles-mêmes véhicules de clichés tenaces, porteuses de fantasmes, mais également d'une certaine réalité.

Ce texte se veut donc celui d'un retour aux sources, mêlant expériences du présent dans la redécouverte d'un pays, plus fantasmé que réellement compris, et évocation d'un passé entre deux rives, entre deux cultures.

Le tiraillement entre les deux cultures, se mêle à la condition féminine ici et ailleurs. Le tout dans un contexte de post-révolution, la révolution du jasmin, appellation au romantisme trop affirmé en rapport à une réalité politique et sociale qui elle n'a rien de romantique.

Le pardon et la promesse

Ce parcours est aussi celui de tentatives de deuils consécutives. Le cimetière comme symbole du passé. Mais aucun appui n'est possible sur un passé figé dans le fantasme. Il s'agit donc d'une tentative de réouverture dans le passé, de promesses écrasées. Pour que cette femme, enfin puisse laisser grandir l'enfant qu'elle attend. C'est à ses morts qu'elle doit d'abord s'adresser, afin de laisser place à la vie qui ne peut s'épanouir tant que n'auront été domptés ses fantômes, les morts réels, mais également le pays fantasmé et perdu, la jeunesse du corps et les promesses de liberté. Le désir et le deuil, le pardon et la promesse, unis dans un même lieu sacré où elle parle de Dieu comme elle parle de sexe

Une grande fête de famille. Je danse. Deux de mes pères se regardent en souriant, puis l'un d'eux me lance un regard noir lourd de reproches. J'ai compris. Je m'assois, ravale mes larmes. Les deux hommes rient de ma docilité. Ce n'était qu'un jeu, ils me rassurent et m'autorisent à danser à nouveau. J'y retourne de peur de les vexer.

Domptage réussi.

Note d'intention – Olivier Boudon

La première lecture du texte de Meissoune m'a immédiatement plongé dans des enjeux très personnels. Son écriture est dense, directe et m'a fasciné par la sensation de proximité que procure le récit de cette tranche de vie, qui pourrait, à priori, m'être très éloigné en tant qu'homme. Mais c'est bien là que cette écriture, au caractère vif et audacieux, et le contenu qu'elle aborde se rejoignent subtilement. En transportant le spectateur par-delà les frontières du genre et des origines, Meissoune focalise le voyage autour des questions de l'héritage et de la réappropriation des valeurs culturelles - la construction d'une identité féminine en premier lieu - qui sont au cœur des grandes batailles idéologiques de notre époque.

Et il y a du Hamlet dans ce récit. Avec Hamlet on entrait dans la période de l'être humain moderne, qui a la conscience de la complexité des actions. Cette conscience nous maintient souvent dans la non-action et nous renvoie à notre grande faculté à tout pouvoir analyser et comprendre sans pour

autant agir. Jusqu'à sa mise en "théâtre", finalement, qui sert d'exutoire et d'engrenage dans la volonté de prendre en main cette question sous-jacente de l'identité.

Dans ce tableau dépouillé de toute "logique narrative", et grâce à cette langue qui joue habilement avec les aspérités de la mémoire et avec la temporalité de l'action, Meissoune cherche à engranger une des plus belles victoires : faire du carrefour de sa condition le récit d'une richesse dans la compréhension de soi et des autres.

Palimpseste

Une de mes premières envies, à la lecture du texte, a été de travailler sur la superposition des différentes adresses et temporalités sur le plateau. Le texte convoque et entremêle différentes narrations - des souvenirs, le récit d'un voyage, des interpellations du public - et il me paraissait important de les traiter chacune dans l'esquisse, pour rendre fluide et parfois volontairement confus le passage de l'une à l'autre. Ce qui revient à mettre en scène, d'une certaine manière, la mécanique du dévoilement et faire ainsi de la complexité de cette introspection la dynamique du jeu. Pour soutenir ces passages et attacher des imaginaires différents à chaque type de récit, j'ai choisi d'utiliser le son pour l'instantanéité de l'émotion qu'il mobilise. Ainsi, des thèmes sonores - fictionnels ou documentaires - colorent les différents passages de l'introspection, les devançant même parfois, et jouent le rôle de repère chez le spectateur, qui identifie ainsi les situations auxquels ces passages sont rattachés.

Ce jeu de collage et d'empilement des multiples récits, cette confrontation constante entre évocations réalistes et fantasmes de la mémoire, font de cette quête un palimpseste - la compréhension de nos identités s'apparentant à une réécriture constante de nos histoires.

Mise en perspective(s)

Le mélange des disciplines a quelque chose de stimulant par sa capacité à multiplier les points de vue et les regards possibles sur le plateau. Assez rapidement dans notre processus de travail est né le désir de travailler avec une artiste plasticienne pour imaginer le dispositif scénique. La rencontre avec Héla Ammar, dont l'engagement artistique et politique confère à son œuvre une force peu commune, a été quasi providentielle, les thématiques que notre spectacle veut développer faisant échos à celles qui traversent son travail artistique - et notamment la place de la femme dans la société, le fil rouge de l'héritage et la décolonisation. Par ailleurs, la fraîcheur de son regard expérimenté a densifié nos envies de départ. Comment faire de ce background de la révolution du jasmin un arrière-plan qui, sans l'éclipser, rentre constamment dans la perspective de l'histoire qui se raconte - comme si la révolution intime entrait en résonance avec la révolution sociale ? Comment (re)tisser scéniquement du lien entre ces souvenirs fondateurs, ces événements constructeurs et ces questionnements actuels ? Comment traiter par l'image l'introspection et la mise à nu qui en découle ?

Et comment, au final, faire de la frontière (sociale, relationnelle, culturelle) la matière théâtrale de laquelle s'emparer... Ces questions nourrissent notre démarche - inédite pour nous - et laissent entrevoir une polymorphie scénique dans les appropriations qui en seront faites.

L'origine des mondes

Un axe important dans le texte est celui de la venue au monde. Une naissance est toujours formidable, et pourtant nous en connaissons tous les mécanismes. Car la naissance, c'est aussi la répétition. D'une certaine manière, cette femme, à travers son voyage initiatique, s'offre de renaître une deuxième fois. Pour et dans le regard des autres sans doute, mais aussi et surtout dans le regard qu'elle veut porter sur elle-même. Alors quand les soubresauts de l'introspection arrivent,

nombreux, les souvenirs défilent de manière chaotique, la lucidité emballe la machine mais l'envie de ralentir le rythme se fait également sentir. Avec des respirations, beaucoup de respirations...

Le texte se construira autour de cette traversée, dans un jeu de répétitions, de mêmes mots qui se retrouvent, qui sont dits et redits, de certaines situations qui reviennent, incessamment, et qui se confondent par moment. Le récit avance par convulsions, parfois rapides, chaque séquence tirant un des fils de la multiplicité de cette femme, et aboutira, petit à petit, à une scène de naissance enfin accomplie. La naissance de cette femme comme cas exemplaire.

Création sonore – Loup Mormont

Les pistes pour la création sonore prennent deux orientations :

La première s'appuie sur une couche musicale qui accompagne Meissoune dans son retour à Tunis. Hypnotique, répétitive, la musique a pour effet de donner une couleur fictionnelle à l'intrigue. Ces moments de recueillement où Meissoune se confronte à son histoire fantasmée ainsi qu'à cette ville connue, où elle se sent pourtant étrangère, joue avec l'imaginaire d'un journal intime et permettent ainsi aux spectateurs d'entrer dans la confiance.

La deuxième orientation est plus documentaire. Afin d'immerger le spectateur dans cette ville qu'on qualifie parfois de capitale « la plus européenne des villes africaines », certaines scènes seront habillées d'ambiances urbaines enregistrées à Tunis. On pourra ainsi entendre des sons de vieilles mobylettes, sonnettes de trams, klaxons ou sifflets de policiers, ambiance de souks ou de terrasses de cafés,...

Notre envie est que rapidement ces deux couches sonores se parasitent l'une l'autre : les sons de circulation seront "musicalisés", alors que la musique pourra parfois être reléguée au second plan. Il s'agira de créer une sensation d'égarement, de labyrinthe et, plus généralement, d'accompagner les états émotionnels de Meissoune.

La diffusion sera de préférence multi phonique pour accentuer la sensation d'immersion du spectateur.

Équipe artistique :



Écriture et Jeu :

Meissoune Majri est née à Tunis. Elle grandit en France mais développe très vite des liens avec la Belgique et singulièrement avec la scène artistique liégeoise en collaborant de près avec Audric Chapus, diplômé de l'ESACT qui fait appel à elle pour une série de projets. Elle co-met en scène et coécrit en 2016 *Désaccords Tacite* avec le soutien de la Chaufferie.

Avec *Nous avons cru à l'amour qu'il a pour nous* Meissoune Majri replonge aux sources du pays qui l'a vue naître ; la Tunisie. Dans une forme inspirée du « théâtre du réel », elle démarre l'écriture du texte au printemps 2017, quelques mois plus tard, les premiers fragments sont présentés à Tunis lors de la troisième édition du Festival Chouftouhonna.



Mise en scène :

Formé à la mise en scène à l'INSAS, Olivier Boudon cofondateur de la Schieve Compagnie a mis en scène ces dernières années des spectacles aux registres divers, en 2009, il adapte et monte « La chair du maître » de Dany Laferrière pour le Festival 4 chemins en Haïti. En 2011, il rencontre Jean-Luc Piraux qu'il mettra en scène à deux reprises, dans « En toute inquiétude » spectacle qui tournera une centaine de fois dans toute la francophonie et dans « Six pieds sous terre ». En 2012, Olivier Boudon met en scène un texte de Marius Von

Mayenburg « Cible mouvante », suivront « Quartier 3 » au Théâtre de Poche et « L'absence de guerre » au Théâtre Océan Nord.

Olivier Boudon est professeur à l'INSAS depuis 2014



Aide à l'écriture :

Bernard Breuse est membre et cofondateur de Transquinquennal ; collectif qui explore l'écriture contemporaine, sur base de textes signés entre autres Philippe Blasband, Eugène Savitzkaya, Rudi Bekaert, Oriza Hirata et plus récemment Rafaël Spregelburd. Transquinquennal explore également diverses formes d'écritures collectives qui ont données lieu à une série de spectacles qui ont beaucoup tourné en Belgique et à l'étranger. Dans un registre bien différent Bernard Breuse met en scène et coécrit les seuls en

scène de Sam Touzani « Liberté égalité sexualité » et « One Human Show ».



Scénographie :

Héla Ammar réalise ses premières expositions personnelles en 2003 à la galerie Mille Feuilles, à La Marsa, puis à la galerie La Marsa dans la ville éponyme, mais également des expositions collectives. En 2011, suite à la révolution tunisienne, elle participe avec d'autres photographes — Sophia Barak, Wissal Dargueche, Rania Dourai, Hichem Driss et Aziz Tnani

— au projet de l'artiste JR, *Artocratie – Inside Out Tunisia*, réalisant une série de portraits de citoyens, affichés ensuite dans les lieux publics pour casser la tradition du portrait unique du président.

Par sa qualité de juriste, elle se voit associée à la Commission nationale d'investigation sur les dépassements et les violations, présidée par Taoufik Bouderbala, dont l'objectif est d'enquêter sur les événements dans la période de décembre 2010 à octobre 2011. Elle découvre à cette occasion l'univers carcéral. En 2012, elle participe à la dixième édition de la *Foire tunisienne d'Art Contemporain - le Printemps des arts*, dans la banlieue de Tunis, marquée cette année-là par l'irruption, le jour de la clôture, de salafistes demandant le retrait d'œuvres d'autres artistes, des créations jugées par eux blasphématoires. En 2013, elle est associée au lancement d'une édition en français du HuffPost pour le Maghreb.

En 2014, la série de photos *Corridors*, consacré à l'univers carcéral en Tunisie et déjà présenté en partie en 2012, marque également les esprits. Un livre est publié en 2015, accompagné d'une quinzaine de textes de témoignages de détenus. Toujours en 2015, elle présente deux nouvelles séries photographiques, *Hidden Portrait (Portrait caché)* et *Transe*, qui reviennent sur le thème du

corps de la femme, de son enfermement, et se jouent de l'orientalisme. Avec un assemblage d'éléments d'archives et de photographies assorties de broderie de fil rouge, déjà présenté à la onzième édition des Rencontres africaines de la photographie de Bamako, elle participe à une exposition intitulée *Traces, fragments d'une Tunisie contemporaine*, au musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille, avec Fakhri El Ghezal, Souad Mani et Zied Ben Romdhane. *Les Rencontres internationales de la photo de Fès* exposent sa série Hidden Portrait. En 2016, elle est invitée à la *Biennale de Dakar* et, en 2017, à la deuxième édition de *la Biennale des photographes du monde arabe contemporain*, consacrée plus spécifiquement à l'Algérie et à la Tunisie, et se déroulant dans différents lieux parisiens, notamment la Maison européenne de la photographie, à l'Institut du monde arabe et dans plusieurs galeries.



Création sonore :

Créateur sonore tant pour la scène, que pour le cinéma ou les arts plastiques, Loup Mormont multiplie depuis le début des années 2000 les collaborations et créations : Création sonore pour la pièce « Quartier 3 », « Destruction Totale » mise en scène d'Olivier Boudon (2017) Installation Lagunas de Laura Colmenares Guerra (2017), Musique originale du film *Betelgeuse* de Bruno Tracq (2016), Création sonore pour le spectacle et le film de danse *Malta Kano* de la compagnie Dominic Walsh Danse Theater (2015), Création sonore à l'Océan Nord pour « La Pièce à Deux Personnages » de Tennessee Williams mise en scène de Sarah Siré (2014).